

William Martin : 1888-1934

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Geschichte = Revue d'histoire suisse**

Band (Jahr): **14 (1934)**

Heft 3

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

immer mit dem Maximum des Idealismus an die Sache herantrat. Wie in seinen Interessen, so war Durrer auch in seinen Publikationen von größter Vielseitigkeit. « Es gefällt Dir im Wirbel der werdenden Dinge, so ruft ihm Josef Zemp 1927 zu, nicht in der Stille der Vollendeten. Immer ist vielerlei im Betrieb. . . Du liebst es, Werke zu formen und zu bessern, bis man es Dir aus der Hand reißt, trägst es mit Dir herum, weil immer und allenthalben ihm Nahrung zufließen kann, stellst es in den Winkel, weil Anderes, Neues zum Erforschen reizt. » Durrer hat, obschon er kein akademisches Lehramt verwaltete, weit herum zahlreiche Schüler besessen. Er war der geborene Anreger und seine vornehme Hilfe machte ihn zum tatkräftigen Förderer wissenschaftlicher Arbeit anderer. A n t o n L a r g i a d è r.

William Martin

1888—1934.

William Martin, professeur d'histoire à l'Ecole polytechnique fédérale est mort à Zurich, le 7 février 1934. Brusquement emporté au début d'une nouvelle activité, après quelques semaines seulement d'enseignement, il avait déjà parcouru, d'autre part, une carrière extrêmement féconde de journaliste, de publiciste et d'historien.

Né à Genève, le 20 février 1888, licencié puis docteur en droit en 1910, William Martin a de bonne heure appartenu à la rédaction du *Journal de Genève*. Correspondant de ce journal à Berlin de 1909 à 1914, puis correspondant intérimaire à Paris dès 1915, afin rédacteur pour la politique étrangère de 1914 à 1919, il passa ensuite cinq années au service des bureaux internationaux. En 1919, il fut directeur adjoint du service de presse à la Société des Nations, puis de 1919 à 1924 conseiller technique au Bureau international du Travail. Revenu au *Journal de Genève* en 1924, il en dirigea à nouveau la politique étrangère jusqu'en 1933, année de son appel à la chaire d'histoire en langue française de l'Ecole Polytechnique fédérale. C'est surtout pendant ces neuf années de travail intense qu'il acquit un renom, on peut le dire, universel, dans le domaine de la politique internationale¹.

Le 16 mai 1934, au cours d'une cérémonie commémorative à Genève, diverses personnalités ont évoqué sa mémoire et rappelé ses mérites de journaliste, de publiciste international, de défenseur de la paix. C'est à cette occasion que je me suis attaché à définir dans les termes qui suivent son oeuvre d'historien suisse:

« Que l'étude de l'histoire soit le meilleur apprentissage du journalisme politique, que William Martin ait passé par cet apprentissage, ces

¹ Voir: Albert Picot, *William Martin. Un journaliste genevois. Les Cahiers protestants, 18^{ème} année (1934), p. 218—232.*

constatations présentées ici ce soir n'auraient rien que d'extrêmement banal. Mais ce serait une erreur de croire que William Martin n'ait pratiqué les disciplines historiques que pour acquérir des connaissances, une méthode, un métier. Non, William Martin a débuté par un livre d'histoire genevoise. Il est constamment resté fidèle aux études d'histoire nationale, parce qu'il avait le culte de sa patrie. Dans les dernières années de sa carrière, il a poursuivi de longues recherches pour aboutir à une oeuvre importante, malheureusement inachevée, qui appartient tout entière à l'histoire de la Suisse.

Dans l'étude des problèmes politiques qu'il affectionnait, la même méthode conduisait son travail, qu'il s'agît du passé ou du présent, le même souci de clarté, de compréhension, de jugement le préoccupait. Journaliste, il était historien par son effort pour remonter aux origines, pour déterminer l'enchaînement des faits. Historien, il se souvenait de sa vocation de journaliste lorsqu'il s'efforçait de limiter les problèmes et de définir leurs caractéristiques essentielles. Les historiens ont reconnu leurs propres habitudes dans les articles de ce publiciste si cultivé, qui n'abordait pas le présent sans se souvenir du passé et qui traitait les informations comme des documents. Ce qu'ils ont souvent admiré, ce qu'ils ont même envié dans l'oeuvre historique de William Martin, comme du reste dans celle d'un Edouard Fueter ou d'un Edmond Rossier, c'est précisément cette aisance dans le maniement des effets et des causes, cette clarté raisonnable jetée sur les événements, cette simplification des ensembles les plus compliqués.

Peut-être que dans l'action de cette remarquable intelligence, la raison se transporte parfois avec quelque facilité d'un siècle à l'autre, que l'explication logique reste à l'état d'hypothèse, que le jugement est plus inspiré par l'expérience, appréciée à distance, que par la reconstitution du milieu du moment et des réactions psychologiques des contemporains. Ce sont là les caractères obligatoires de la construction synthétique, ce que l'oeuvre historique conserve inévitablement de personnel et de subjectif. Chez William Martin cette intervention est celle d'un esprit particulièrement alerte, d'une sincérité absolue. Elle ne compromet pas les résultats de la recherche; elle leur donne même une valeur particulière, tout en laissant le champ libre à leur discussion.

L'oeuvre historique de William Martin, considérée en elle-même, représente un apport important de faits nouveaux et d'idées originales. Replacée dans le cadre de sa vie et de sa carrière, elle reflète ses préoccupations et ses expériences personnelles, surtout sa méditation ininterrompue sur les destinées de sa patrie.

La situation du catholicisme à Genève (1815—1907), son premier livre, parut en 1909 et il est déjà d'une précision étonnante lorsqu'on songe qu'il est sorti de la plume d'un étudiant de vingt et un ans. C'est, limitée à Genève, au XIXe siècle, l'histoire des relations de l'Eglise et de l'Etat, dans

un statut particulier qui soulève les plus délicates questions de politique et de droit international. En somme, il s'agit là du problème de la tolérance religieuse, qui ne peut entrer dans les habitudes d'un peuple que par l'élimination d'un certain nombre d'idées préconçues, par la définition exacte du droit et par un effort de compréhension mutuelle. William Martin montre comment ces nécessités se sont imposées progressivement, après même les crises les plus pénibles. Des oppositions politiques et doctrinales qui subsistent, il ne déduit aucun découragement, au contraire. Pour lui, la situation confessionnelle de Genève est sans doute une fatalité, mais c'est aussi le privilège de la cité.

L'Histoire de la Suisse, publiée en 1926, après la guerre, est, elle, une oeuvre de pleine maturité. Je ne pense pas que beaucoup d'écrivains suisses eussent été capables de résumer en 300 pages, dans un mouvement qui ne trahit jamais l'intérêt, une matière aussi difficile. William Martin a choisi les faits qui lui semblaient déterminants; il a voulu expliquer leur corrélation. A ce double travail, il a apporté l'expérience acquise dans le monde moderne par le contact des hommes et des choses. Respectueux des résultats de la recherche scientifique, incapable d'une déformation, il n'en a pas moins construit son livre sur sa vision personnelle. *L'Histoire de la Suisse* doit donc être envisagée à un double point de vue: celui de l'information habilement et honnêtement éclectique, celui de l'interprétation, qui est celle d'un juge qui entend se prononcer. Ici, la raison rejoint le sentiment et s'accorde avec lui. Le fédéralisme suisse est pour William Martin le motif le plus puissant de croire à la collaboration internationale. Sa foi patriotique place les destinées de la Suisse au centre du monde nouveau, dont il estime la réalisation possible, précisément à cause de l'expérience qu'il vient de décrire.

Si nous trouvons William Martin fidèle à lui-même, fidèle à son pays, fidèle à ses idées, dans son dernier livre d'histoire, cette fois c'est à une oeuvre essentiellement analytique qu'il a entendu consacrer une entreprise de longue haleine. *La Suisse et l'Europe (1813—1814)*, publié en 1931, devait être le premier volume d'une suite d'études documentaires sur la reconstitution de la Suisse par les traités de 1815—1816. Cette oeuvre est restée inachevée et William Martin s'est demandé lui-même s'il avait eu raison de distraire de l'activité qu'il poursuivait sur le plan de l'actualité, tant d'heures et tant de soins pour un retour d'un siècle en arrière. Mais il tenait expressément à ce que sa tentative fût considérée, appréciée, jugée du seul point de vue de la critique historique. Il a eu raison et l'accueil favorable fait à son livre lui apporta la preuve du succès de son effort sur le terrain purement scientifique.

Toutefois, ce n'est pas seulement le goût de la découverte qui l'a poussé à dépouiller les archives diplomatiques du début du XIXe siècle. Ce sont aussi des considérations relatives à son expérience politique. Il s'agit en premier lieu d'apprécier les congrès et les traités d'un point de

vue nouveau, du point de vue suisse, « du haut de nos montagne », écrit-il, et cela pour saisir plus largement, plus objectivement, la situation internationale de l'Europe entière. Il s'agit aussi de la restauration de la Suisse, d'une reconstitution nationale dans une crise qui semblait sans issue. De cette renaissance de sa patrie, William Martin déduit encore une leçon de confiance pour l'avenir. Pour lui, la politique extérieure peut être, pour la Confédération, un ferment d'énergie, un facteur d'union sacrée. Et cette constatation tirée des faits lui permet de réaliser à nouveau l'accord de son patriotisme si profondément conscient et de ses convictions internationales.

Si divers qu'ils puissent être, si individuels, si particularistes, les historiens suisses se rencontrent dans une communauté absolue pour penser que l'origine et la fin de leur vocation, ils les doivent à leur sentiment de la patrie. Nul conflit entre la recherche de la vérité et leur attachement au pays. Au contraire, c'est par l'un qu'ils entendent servir l'autre. N'était-il pas entièrement des leurs, celui qui écrivait en 1931: « L'histoire ne doit pas avoir d'autre but qu'elle même... Mais il doit être permis à un patriote d'exprimer le vœu que le spectacle des fautes passées évite à notre peuple et à nos descendants d'en commettre d'analogues. »

L'oeuvre historique de William Martin exercera-t-elle cette double influence? Au delà du domaine de la connaissance, ariga-t-elle sur celui de la politique? Pour lui rendre l'hommage qu'elle mérite, il n'est pas nécessaire de répondre aujourd'hui à cette question. Il suffit de faire confiance à sa valeur. Il suffit qu'il l'ait voulue telle et qu'il nous l'ait laissée. »

Genève.

Paul E. Martin.